

INTERVIEW

Janvier, tout près de la Saône... J'arrive tôt à l'Atelier Sumo - anciennement Le Local, lieu discrètement situé mais bien vivant - on y habite, il s'y donne parfois quelques concerts choisis. On traverse la cuisine pour accéder à la salle, à la scène... C'est là que je retrouve Golem Mécanique, invitée ce soir par Rance Ga, à jouer son projet solo - pour cassettes, voix, effets, mots, chants, espaces.

Perrine Bourel - seule autre artiste qui se produira ce soir - nous rejoint bientôt... Deux musiciennes qui proposent des formes bien différentes - toujours ancrées dans des contextes précis, pensées, solides ; toujours ouvertes, cependant, multiples, libres. La cuisine se remplit, la salle où aura lieu le concert, aussi, petit à petit. Les présentations faites, nous passons dans une autre pièce, plus au calme. Test d'enregistrement, réécoute... La bande tourne.

REC ●



PERRINE
BOUREL
GOLEM
MECANIQUE

Alors déjà, juste pour vous présenter rapidement, toi, Golem, tu te produis en solo sous le nom Golem Mécanique ; avec Clara de Asís aussi dans La Manta, si je ne me trompe pas... D'autres projets auxquels tu participes ?

GOLEM MÉCANIQUE : Oulah, oui... Je suis dans un duo, dernièrement créé, qui s'appelle Le Grand Sombre ; est un duo de doom-folk, guitare voix – avec un guitariste qui s'appelle Moshé O'Grady, qui a aussi un projet solo de drone. Là, je ne fais que des voix – j'ai vraiment travaillé des tessitures très graves ; et extrêmement traitées, avec beaucoup de réverb. Je fais aussi partie de l'Insub Meta Orchestra, un ensemble de musiques expérimentales et contemporaines, créé par Cyril Bondy et D'Incise, [entre autres de La Tène] ; on se produit dans différentes villes et festivals, avec un nombre allant de dix-huit participants à cinquante, grand maximum. Musiques expérimentales non-amplifiées. Moi je chante, et pour le reste ça va de la vielle à roue à la viole de gambe...

Toi, Perrine – outre Violoneuses, ton duo avec Mana Serrano, et ton projet solo, que tu vas jouer ce soir – j'avais noté : Le Grand Temple, ainsi qu'un duo avec Michel Favre et In C avec La Nòvia ! ... Quelque part sur ton site, tu dis que tu as « appris la musique des violoneux pour oublier la musique des violonistes ». J'ai l'impression que quand tu dis ça, c'est moins une question de répertoire que de pratique, d'approche, que c'est aller à l'encontre d'une culture séparée, en domaine... Est-ce que c'est cette démarche là ?

PERRINE BOUREL : Ce n'est pas pour aller à l'encontre, ce n'est pas contre une pratique, mais plutôt pour développer une pratique, justement, qui est peu montrée, qui est peu médiatisée et qui a même été plutôt mal vue à une époque. Justement « les violoneux » c'était très péjoratif... Moi je me sens engagée là-dedans pour montrer que c'est une pratique tout aussi intéressante, et qui demande beaucoup de travail, que la pratique du violon de violoniste. Après elle est très différente, ce n'est pas sur les mêmes plans... Mais on est obligé d'oublier certaines choses de la musique classique pour entrer dans ces musiques de violoneux.

5

Quoi, des notions de justesse ou ... ?

PERRINE BOUREL : Déjà, par le fait que c'est une musique de tradition orale – on apprend d'oreille, il n'y a pas de partition, donc il y a une notion de mémoire qui joue beaucoup, parce qu'on transforme les choses, c'est une musique qui se transforme beaucoup. C'est une musique très simple : il n'y a presque rien, si on l'écrit sur une partition c'est ridicule. Et pour la rendre riche et intéressante comme ce qu'on entend dans les collectages il faut chercher ailleurs et ça s'apprend, ça ne s'enseigne pas, c'est à chaque musicien de chercher son propre son, sa manière de faire sonner, de faire tourner – parce que c'est avant tout pour la danse, cette musique. Et c'est un apprentissage autodidacte, beaucoup. Et je revendique ça, cette chose là, d'apprentissage autodidacte.

Auparavant, tu étais passée par le conservatoire ?

PERRINE BOUREL : Ah oui bien sûr, quand j'étais petite j'ai voulu jouer du violon et... En fait à l'époque en tout cas je ne savais pas que ça existait, une autre musique. Ça commence un petit peu à s'ouvrir, les gens commencent à savoir qu'il y a autre chose en violon mais... Le violon, en plus, c'est tellement l'instrument roi en musique classique que c'est : « le violon = musique classique dans toute sa splendeur ». Donc j'ai appris la musique classique pendant huit ans... Et en fait ça ne me plaisait pas assez. L'instrument me plaisait – et je suis bien heureuse d'avoir trouvé un autre répertoire parce que... L'instrument, c'est quelque chose que je veux continuer – toute ma vie je pense, hein – à toucher.

Le répertoire classique ne t'intéresse plus du tout ?

PERRINE BOUREL : Non. Enfin je peux l'écouter mais... Non, il y a vraiment des choses qui sont trop virtuoses et... la virtuosité, pour moi, bien souvent c'est une espèce de chose... « plaquée or ». Et j'aime bien chercher ces choses qui sont... Il y a plein de musiciens classiques

qui n'arrivent pas à jouer les choses très simples des violoneux. C'est peut-être une autre forme de virtuosité mais qui n'est pas tape-à-l'œil, on ne la voit pas spécialement, on n'essaye pas de la monter, c'est quelque chose de très intériorisé.

Et qui n'est peut-être pas sur le même plan, aussi ? J'avais interviewé Jéricho et Toad [autres groupes du collectif La Nòvia], et ils me parlaient sans arrêt du timbre. Dans le classique on est sur des développements plus de dextérité, sur la vitesse...

PERRINE BOUREL : ... Oui, et puis sur la mélodie. La mélodie dans toute sa splendeur et une espèce de pureté de son – qui est, je pense, intéressante, hein – et... Il y a un violoneux qui disait que les violonistes jouent dans la longueur du manche – ils font beaucoup de démanchés, ils vont dans les aigus ; et lui disait qu'il jouait dans la largeur du manche... Moi ça me parle assez.

Mais c'est à dire, qui serait quoi, un jeu sur le toucher, ou... ?

PERRINE BOUREL : Oui voilà, sur le toucher et sur... Chercher tous les sons qu'on peut. Comment on fait sonner le violon, comment on fait sonner les doubles-cordes pour avoir un jeu différent et puis... Faire sonner, vraiment. À l'époque c'était une musique non-amplifiée, donc il fallait vraiment faire sonner pour que les gens entendent. C'est aussi, vraiment, remplir un espace, je pense (l'espace où tu joues). Et là on ne peut pas être dans la virtuosité des démanchés et tout ça parce que c'est vraiment un jeu – contrairement à la musique classique – vraiment basé sur l'archet. Enfin, dans le classique aussi bien sûr mais ils sont très dans la main gauche. Et cet autre travail, d'archet, c'est passionnant.

Avec Violoneuses vous êtes sur un répertoire on va dire occitan au sens large, dans si je ne me trompe pas, avec Le Grand Tomble vous êtes sur les Alpes italiennes... Comment tu en es arrivé à ce choix ? Est-ce que c'est juste une question d'endroit où tu as grandi ?

PERRINE BOUREL : Non, je n'ai pas grandi là-bas mais c'est par un collectage d'un violoneux des Hautes-Alpes que j'ai découvert la musique traditionnelle. Je ne connaissais pas du tout et j'ai découvert ce disque et... j'ai tout de suite flashé. Ça m'a marqué, ce violoneux, et je suis allé rencontrer des gens qui jouaient cette musique – qui ne l'avaient pas rencontré lui, hein, il y a eu une coupure – mais j'ai rencontré des gens qui avaient repris cette manière de jouer. Et il se trouve que, par hasard, j'habite dans cette région (les Hautes-Alpes). Donc je suis attachée à faire vivre ce répertoire, parce que c'est un répertoire, aussi, lié à un paysage... Je joue aussi beaucoup de musique irlandaise – et ça n'a rien à voir, ce sont d'autres paysages. Et puis il y a très peu de gens qui la jouent cette musique alors... ça me plaît de la jouer.

Toi, Golem, en parlant de folklore... On n'arrive pas à identifier un répertoire – évidemment, du fait de la nature de ta musique – que tu « colporterai ». Par contre, tu as fait un disque autour de Virginie Granouillet [Virginie, souvenirs de la maison défunte, en 2015], qui reprend des chants de collectage, fragmentairement [Virginie Granouillet – alias La Baracande – était une chanteuse de la Haute-Loire dont Jean Dupas a collecté le répertoire entre 1958 et 1962 ; outre leur nom, toutes les chansons du groupe La Baracande, lui aussi du collectif La Nòvia, sont tirées de ce répertoire/ces collectages). Par ailleurs tu vas beaucoup chercher chez Dante, tu m'avais dit que tu avais une obsession autour de la Divine Comédie et du Chant IV en particulier... En fait la seule référence culturelle « d'origine » qu'on arrive à saisir chez toi ce serait dans ton nom même. Enfin, quand j'entends « Golem Mécanique »... Le Golem ; je pense Prague, tout de suite.

GOLEM MÉCANIQUE : En fait je pense que mon pseudonyme donne déjà une piste sur ma musique. C'est une espèce de mystique réinventée – le Golem est fait en argile, et pas du tout mécanisé... En fait je suis une grande pirate de thèmes, je m'accapare beaucoup de choses. Dans la littérature, essentiellement. J'ai des espèces de grandes passions. Virginie Granouillet, quand je l'ai découverte, ça été... Sa manière de chanter, sa voix, ses textes – cette espèce de drame quotidien qu'elle égraine dans ses chansons... qui sont des espèces de comptines amères. C'est vrai que j'ai



tendance à absorber des choses qui me passionnent et à les rendre, les remodeler – à faire des petits Golems à mon image. Chaque album, chaque K7 que j'ai composée était très figé sur un thème, ce sont autant de passions qui m'animent... Oui, Dante m'obsédait depuis des années. J'ai fait un vinyle, j'ai fait une K7 – et voilà, c'est fait, je suis passée à autre chose. En ce moment c'est mon rapport au Médée de Pasolini, le film. J'ai donc fait une K7 sur le thème qui va sortir sur le label Standard IN-FI. En live je fais une espèce de réappropriation de ce que j'ai fait pour cette K7. Bientôt, je vais retourner au Golem, je vais créer un ciné-concert... En fait chaque année il y a un nouveau thème qui en remplace un autre et c'est vrai que je pioche un peu dans mon monde intérieur. Ça me permet vraiment de... eh bien de rendre ce qui me nourrit. Après, en terme de folklore, il y a beaucoup de chant indien ; le chant des musiques anciennes, aussi [NDR : terme généralement utilisé pour désigner des musiques d'avant la période dite classique : musiques médiévales, baroques, renaissance...] – j'ai une grande passion pour Guillaume de Machault, Josquin des Prés. Ce sont des choses dont j'essaye d'apprendre, et de les rendre sans les copier, sans faire de plagiat, avec mon monde intérieur, ma manière de voir, de digresser les thèmes... Voilà : une grande pirate.

Sur la voix et la parole, d'ailleurs : la première fois que je t'ai vue tu étais encore beaucoup sur la lecture et la parole – comme sur tes K7, tes enregistrements. La dernière fois, en revanche, j'ai eu l'impression que tu allais vers le son, que la parole avait un rôle moins central.

7 GOLEM MÉCANIQUE : C'est vrai que dans mes derniers projets, il y a beaucoup moins de ces mots très « enregistrés », un peu froids. Je pense qu'il y a eu, là-dessus, une grande influence de tous les chanteurs de La Nòvia. Ils m'ont en fait réconciliée avec le chant. Parce que longtemps j'ai été une chanteuse qui ne chantait pas – parce que ça me fatiguait d'être la chanteuse du groupe, la seule chanteuse du coin... J'avais des problèmes avec ça. De rencontrer ces chanteurs et chanteuses ça m'a réconciliée avec ma voix et c'est vrai que ça fait un ou deux ans que je chante vraiment, pas juste que je dis des mots, des phrases très froides, des sons. Là je construis des textes. Après, en ce moment j'ai un petit défaut : c'est que je chante dans une

langue qui n'existe pas. Je mélange plein de mots. Des fois il y a des phrases en italien, des fois en tchèque, des fois en anglais. Je reste quand-même encore dans la perte du mot. Je trouve ça intéressant de ne pas forcer l'auditeur à écouter vraiment une histoire mais qu'il soit bercé par des sons qui en eux-mêmes racontent une histoire. ... En fait : chaque pièce marque une évolution dans mon travail ; et c'est vrai qu'en ce moment, je m'avance sur du chant de plus en plus construit. Là je travaille sur du chant carnatique, d'Inde du sud, pour carrément faire des ragas, donc je m'avance de plus en plus sur un étirement du son, de ma voix.

Ce sera dans quelle langue, pour le coup ? Si tu fais du chant carnatique...

GOLEM MÉCANIQUE : Eh bien je ne sais pas. Ce sera sûrement du grec ancien, parce que je vais travailler sur les figures des Trois Parques. J'hésite entre prendre les Parques Latines et les Parques Grecques. Donc... je n'ai pas encore décidé. Mais je sens que ça va être un mix des deux.

Des Parques gréco-latines ?

GOLEM MÉCANIQUE : Voilà, des Parques gréco-latines, avec des phrases en latin, et des phrases en grec ancien, qui seront étirées jusqu'au drone.

Quand tu dis que tu en avais marre d'être la chanteuse du groupe... Tu as commencé comment, en fait, la musique ?

GOLEM MÉCANIQUE : J'ai fait beaucoup de rock, quand j'ai commencé. Du black metal, du noise, du grunge, du rock... J'étais toujours la chanteuse du coin. Et c'est vrai que ça avait un côté... C'était un problème d'être toujours mise en avant parce qu'on est une chanteuse, cette espèce de figure... La fille du groupe.

PERRINE BOUREL : L'image.

GOLEM MÉCANIQUE : Voilà. Alors que... Les musiciens qui m'accompagnaient

mettaient plus en avant que j'étais la chanteuse alors que c'est moi qui écrivais tous les textes, la moitié des compositions, que je faisais les parties de guitare du guitariste... Donc bref !

Ah oui, tu faisais tout... Enfin, tu faisais beaucoup.

GOLEM MÉCANIQUE : Je ne faisais pas tout mais je n'étais pas juste une interprète. Donc après, quand j'ai arrêté pour des raisons personnelles, j'ai eu une espèce de burn-out avec la musique et pendant dix ans je n'en ai plus fait, du tout. Puis un jour ça m'a repris et j'ai créé le projet Golem Mécanique, en 2007. Et depuis... Je fais ça. En fait je crois que je n'avais pas compris que je pouvais faire de la musique toute-seule. (Rire). Voilà. Je me suis acheté un ordinateur, j'ai fait de la musique sur ordinateur et j'ai fait Golem Mécanique. Au début c'était très ordinateur, indus, des copiés-collés de samples – j'enregistrais déjà ma propre voix, je faisais des copiés-collés, je chantais par dessus ; et après, par les rencontres, j'ai appris à trouver d'autres dispositifs, à ne plus avoir d'ordinateur.

Sur le chant, encore, Perrine : avec Violoneuses vous chantez en occitan, sauf quelques chansons qui sont en français... Je me demandais si c'était une volonté de « faire passerelle ».

PERRINE BOUREL : Euh, non. C'est qu'on aime ces chansons, on aime ce qu'elles disent, les deux chansons qu'on chante en français, on les trouve bien « catégoriques » et... C'est intéressant parce que pour le coup tout le monde comprend. Mais c'est surtout parce qu'on aimait ce qu'elles racontaient. C'est avant ce qui nous attire sur le choix des chansons : ce qu'elles racontent ; ou une mélodie... en général quand on aime la mélodie, on aime ce qui est dit dedans.

Toi, Golem, pour en revenir à Virginie Granouillet, tu l'as découverte par La Nòvia ?

GOLEME MÉCANIQUE : Oui, par La Baracande. Oui oui... Parce que je n'écoutais pas trop de musiques traditionnelles françaises ou occitanes. En fait mon compagnon connaissait Yann Gourdon, et il m'a dit : « il faut que tu écoutes ça ». J'ai un peu écouté ce qu'il faisait lui, et après on est venus les



faire jouer par le biais de notre label, on a organisé des concerts. J'ai rencontré La Baracande, et je me suis pris un BON COUP DE MASSUE SUR LA TÊTE (rire) ! ... Ce groupe, ces textes, cette atmosphère pesante et magnifique ! Après j'ai tout écouté et... ben voilà. Mais c'est vrai que La Baracande, c'est vraiment une espèce de choc esthétique que j'ai eu, je me suis dit : « j'écoutais quoi, avant ? Pourquoi je ne voulais pas écouter de la chanson trad en français qui... »

PERRINE BOUREL : ... Ben, parce qu'il n'y a personne qui faisaient des choses comme ça. D'ailleurs La Baracande c'est très peu aimé par les milieux des musiques trad. C'est trop, enfin... un engagement sur un répertoire particulier que...

GOLEM MÉCANIQUE : Ah oui c'est, d'une radicalité...

PERRINE BOUREL : ... que peu de gens apprécient, en fait, dans le milieu trad. C'est un milieu bien fermé.

C'est vrai aussi que ça peut faire un choc. Je me rappelle le concert qu'ils avaient donné à St Merry pour la Nuit de Noces, je m'étais dit : « c'est une espèce de truc de black metal atmosphérique, en fait » c'était...

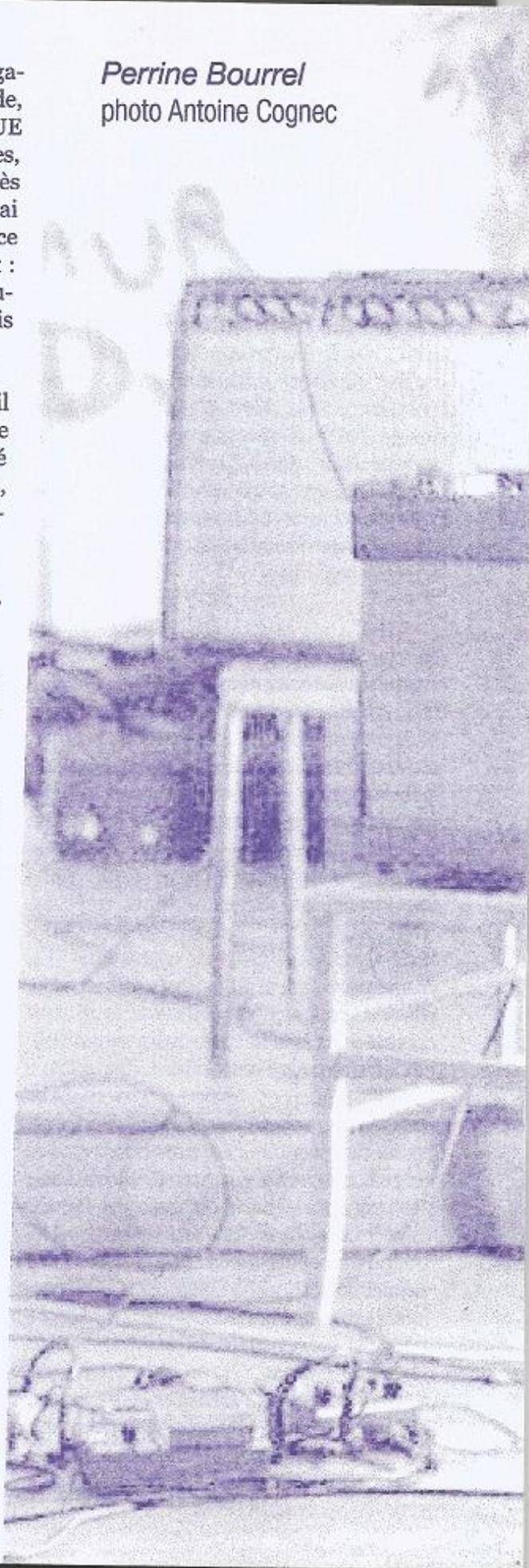
GOLEM MÉCANIQUE : Ah c'est du DOOM hein ! C'est une tragédie...

... C'était très violent. D'ailleurs tiens, puisqu'on parle milieux, publics ... De plus en plus je vois des gens comme toi, Perrine, qui viennent d'un milieu plus trad, même si très particulier ; et toi Golem, qu'on ne peut pas ranger dans une école, finalement, sinon celle des musiques expérimentales, mais c'est très vague ; jouer dans les mêmes lieux. En fait j'ai même arrêté depuis longtemps de me poser des questions du genre « est-ce que c'est cohérent ? ». Est-ce que vous vous rencontrez, toutes et tous, sur des approches communes de la musique ?

Des attentes ou des pratiques qui se recouperaient ? Est-ce que c'est simplement, comme m'avait dit Guilhem Lacroux, que « déjà [vous jouez] où les gens veulent bien [vous] faire jouer » ?



Perrine Bourrel
photo Antoine Cognec



PERRINE BOUREL : Moi je pense qu'on se retrouve sur des fonds, en fait, et la forme ben... En fait on s'en fout un peu. Et c'est ça qui fait plaisir dans ces rencontres. Si on veut être vraiment dans un milieu – enfin moi dans le milieu trad ça... Je ne joue pas beaucoup parce que la manière dont je joue, ce n'est pas ce qui est apprécié. Et... Rencontrer, traverser des ponts, passer des passerelles et puis rencontrer d'autres personnes qui sont intéressées par ça, alors ça déjà ça fait très plaisir. C'est ce que raconte Golem sur La Baracande, quoi. Ça nous pousse ; enfin, on ne s'est même pas forcé, hein. On continue comme ça, des fois il y a des rencontres passionnantes. Au-delà des styles de musiques, quoi.

GOLEM MÉCANIQUE : Oui, en tout cas je pense que, comme on s'est rencontrés avec tous ces artistes de La Nòvia, c'est vraiment cet amour d'une certaine forme de radicalité et d'émotion suprême. Et dans l'amour du texte, l'amour de l'expérimentation d'un instrument. Moi je me retrouve plus dans ces musiciens là – alors qu'ils n'ont pas cette étiquette « musique expérimentale » – que dans des musiciens expérimentaux qui me fatiguent... Je ne donnerai pas de nom. Mais après c'est vrai que même moi j'ai une espèce de profil un peu bizarre : je fais de la musique expérimentale qui ressemble à de la chanson, qui ressemble à de l'ambient, qui ressemble à du doom... Et j'aime bien ces musiciens parce qu'ils sont un peu comme moi, ils ont des morceaux de plein de choses et ils arrivent à créer une énergie, une mystique qui leur est propre à chacun, et avec un répertoire foisonnant. En fait, juste lire les textes du répertoire trad, c'est déjà une expérimentation de la langue. C'est toujours une espèce de musique traditionnelle expérimentale réinventée. C'est pour ça, je pense, qu'on commence tous à se retrouver, à travailler entre nous. En fait il y a une très grande cohérence. Parce qu'en fait la musique expérimentale... Elle ne vient pas du ciel hein ! On

est tous nourris de choses traditionnelles, classiques ? C'est pour ça qu'il y a des convergences, des liens qui se créent.

Dans un rapport au public, aussi, lié aux lieux où vous pouvez jouer ? Pour ma part j'avais découvert La Nòvia par un concert de Toad et de La Baracande, à la Triperie, qui habituellement accueille plutôt des concerts noise, free... Ce sont des lieux où on n'a pas du tout le même rapport avec le public – il y a une espèce d'immersion. J'avais aussi vu Violoneuses une première fois au parc des Chartreux et... Tant que vous étiez sur scène il y a un truc qui ne passait pas. Mais dès vous êtes descendues, à la fin, pour jouer directement à hauteur des gens... Tout de suite ça s'est « débloqué ». Sans parler de Saint Merry, où c'était la fin de nuit et où on était vraiment tout à côté de vous, et tous épuisés... Est-ce que c'est un truc que vous pensez, ou qui compte, dans vos pratiques, ce rapport au public ?

GOLEM MÉCANIQUE : En tout cas pour moi ça compte. Déjà, les endroits où il y a des scènes, je ne monte pas dessus, je préfère être près du public. Même si des fois ça peut être en ma défaveur mais je préfère, à la limite. Et c'est vrai que souvent, quand je démarque des scènes ou que je les connais, je sais qu'il y a des endroits qui sont plus appropriés, après... La mienne, ce n'est pas une musique qui remplira un zénith, ça c'est sûr. Donc il vaut mieux que je privilégie des petits endroits, des coins, où on est bien accueillie, bien écoutée, et qu'après ça se propage hors du petit lieu. Par exemple quand on a joué à Saint Étienne [NDR : l'avant-veille de cette interview], voilà, c'était dans une espèce de petite galerie-vitrine et tout et voilà c'était rempli, c'était parfait. Ou comme ici avec des hauteurs un peu étranges... Après je pense que c'est une déformation professionnelle de chercher des endroits un peu atypiques – mais en général c'est dans ceux-là que ça marche bien. Les scènes « traditionnelles », pour y avoir déjà joué avec d'autres projets, c'est toujours un peu froid et grand et loin et... Le public ne sait pas trop comment se mettre, s'il faut se lever, s'il faut rester assis, s'avancer ou quoi, donc... Oui, ça peut être assez important en fait.



PERRINE BOUREL : En plus ça fait partie de l'histoire de ces musiques, on est rattrapés, quelque part. Les musiques traditionnelles c'étaient des musiques jouées là dans une petite pièce, pour vingt personnes et il y a quelque chose de très proche, et c'est ce que j'aime vraiment. Parce que, je ne sais pas, on sent – c'est quelque chose de vibratoire, tu sens le, tu sens ce qui passe, comment ça passe... Et je me sens engagée là-dedans.

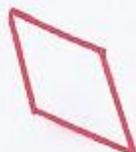
Tu joues en bal, en plus, aussi ?

PERRINE BOUREL : Oui. Mais je joue peu en bal, justement parce que pour les musiques que je joue, telles que je les joue, il y a peu de danseurs. Contrairement à d'autres musiciens de La Nòvia ou du trad qui eux n'ont vraiment fait que ça, je fais plus de concerts que de bals. C'est très rare de faire un bal, pour moi, où il y a vraiment des danseurs qui... dansent. Comme j'aime quoi, où il y a vraiment l'idée du bal. Souvent c'est laborieux.

Votre rapport, à chacune, à l'improvisation et à la composition... Toi, Perrine, tu dis, si je ne me trompe pas, que pour ton projet solo ce sont Guilhem Lacroux et Yann Gourdon qui composent des pièces ?

PERRINE BOUREL : Alors, là c'est mon premier projet solo et j'avais envie vraiment de trouver un rapport-entre ces musiques trad comme j'aime les jouer – de manière entière, radicale – et une musique expérimentale que je n'arrivais pas à trouver toute seule. Cette histoire d'autodidacte ça a des limites aussi, des fois. À un moment tu te dis « mais peut-être que je peux demander à d'autres personnes de travailler avec moi, en fait ». De m'aider en tout cas... Donc oui, on a travaillé ensemble, vraiment.

|| ►► Suite page 21



in paradisum

Take Jesus
To The Hood
A Christian Gangsta Rap mixtape
by Paul Mur & qoso

(Live at Echos 2016)

NOUVEAUX
PRODUITS

Disponibles en
vente libre sur :
[https://inparadisum.
bandcamp.com](https://inparadisum.bandcamp.com)



►► Suite de la page 11

Done tu as quand-même une part dans la composition...

PERRINE BOUREL : Oui mais... C'est une composition ouverte. C'est à dire qu'ils m'ont... Ils ont eu envie de sortir certaines choses de ce violon, quelques idées. J'ai essayé de les mettre en place. On a gardé celles qui fonctionnaient, c'est un peu un processus. On part sur une idée puis ça se développe – mais jamais de la même manière vraiment. Ce n'est pas improvisé parce que je sais vers où je vais. Je sais où je pars, et je sais à peu près où j'arrive. Et entre temps... Il y a beaucoup une histoire de gestuelle, aussi. On a travaillé sur des gestuelles, c'est ça aussi qui me guide. Et le son, bien sûr ! C'est un travail vraiment autour du son. Il y a un côté minimaliste parce que...

Tu es amplifiée, pour ton solo, si je ne me trompe pas ?

PERRINE BOUREL : Oui, on a travaillé sur le rapport entre le son qui sort de l'ampli et le son acoustique du violon. C'est assez égal, c'est équilibré – et du coup il se passe des choses quand ces deux sons se rencontrent.

Avec Violoneuses, il y a cette même notion de pièces de base ?

PERRINE BOUREL : Pas du tout. Violoneuses, ce sont des choses complètement instinctives... Nous on n'arrive pas... Moi je n'arrive pas du tout à composer ou même à arranger, je ne sais pas faire ça. Violoneuses, pour le coup, c'était plus improvisé. Après on a fixé un peu des choses. Et il y a quand-même la base du répertoire des musiques traditionnelles. Il y a quelques moments où ça part mais c'est là, ce répertoire.

Toi Golem tu me disais – je t'avais posé la question sur les deux pièces « Dante », le Chant IV et Le Diable – que c'était « scénarisé et pas du tout improvisé ».

GOLEM MÉCANIQUE : Oui, c'est surtout sur les enregistrements, les albums. Mais là j'ai un peu changé. C'est semi-improvisé, on va dire. Les K7 ne bougent pas – ce sont toujours les mêmes, avec un certain ordre d'apparition. C'est le chant qui diffère selon les concerts. Déjà pour ne pas faire toujours la même

chose parce que ça me fatiguait moi-même... J'alterne le chant, en fait. Je reprends des lignes de chant qui sont dans la pièce qui va sortir, qui représente la figure de Médée avec sa rage, l'assassinat de ses enfants, son désespoir et son amour perdu. Les K7 sont tellement trafiquées, elles-mêmes, qu'elles ne sont plus que des espèces de résidus de son. Donc c'est vraiment le chant qui prend plus le dessus, sur ces concerts-là. Le chant est vraiment comme sur la K7 mais un jour sur deux ce n'est pas la même mélodie... Mais elle est fixée, je ne la réinvente pas, c'est plus ou moins pareil.

J'ai l'impression aussi, en dehors du chant, que tu as déjà un répertoire de sons enregistrés modifiés, qu'on peut retrouver d'une pièce à l'autre. Je ne sais pas si j'ai halluciné mais j'ai l'impression qu'au début de La Messe, sur l'Ex Voto, tu as une espèce de rythme de voix comme ça, ce n'est pas une pompe, une espèce d'essoufflement de voix, qui revient sur une partie du Chant IV.

GOLEM MÉCANIQUE : Oui, je garde tout, et je réutilise... L'idée c'est de faire des espèces de résonances entre les pièces – « ah tiens, j'ai déjà entendu ça ». J'aime bien laisser des espèces de fantômes, en fait, de revenant – des sons revenants. Là pareil, j'utilise en fond des morceaux de Chant IV à l'intérieur de Médée. Mais ils sont tellement déformés... Moi je sais que c'est Chant IV mais... Après ceux qui l'ont entendu peuvent peut-être reconnaître. J'aime bien avoir cette espèce de lexique personnel auquel je puise.

En parlant de fantômes... Un truc qui m'a un peu frappé... Des choses que tu postes sur ta « page artiste » : ce sont souvent des propos ou des musiques qui ont attiré à la magie, voire à ce qu'on appelle maintenant (de façon peut-être un peu péjorative ou indifférenciée) sorcellerie ; et d'un autre côté des choses très concrètes, des photos de matériel avec des gros plans sur des détails... Tu m'avais aussi parlé, toujours à propos des disques sur Dante, de séances spirites imaginaires... Est-ce que toi tu sens, tu veux créer une tension entre cet aspect technique et l'aspect complètement... Eh bien magique, donc ?

GOLEM MÉCANIQUE : Ah oui oui, c'est clairement ce que je veux faire, créer une espèce de culte, de culte personnel. Je ne veux pas dire que je suis une grande prêtresse ou un truc comme ça ! Mais créer une espèce de boudoir sonore instantané, qui percute un peu les gens... Le drone y fait, le côté hypnotique et le chant adouci, beaucoup. C'est vrai que oui... S'il y a bien une visée c'est bien ça, une espèce de... J'appelle ça le culte, je dis toujours en anglais : « inland cult ». Que la magie sorte de tout petits dispositifs tout bêtes : un radio-K7, une cithare, la boîte à bourdons (un peu plus sophistiquée)... Des choses qui sont très froides et très techniques – et leur insuffler une part de mystère et d'envoûtement.

Envers les gens qui t'écoutent ?

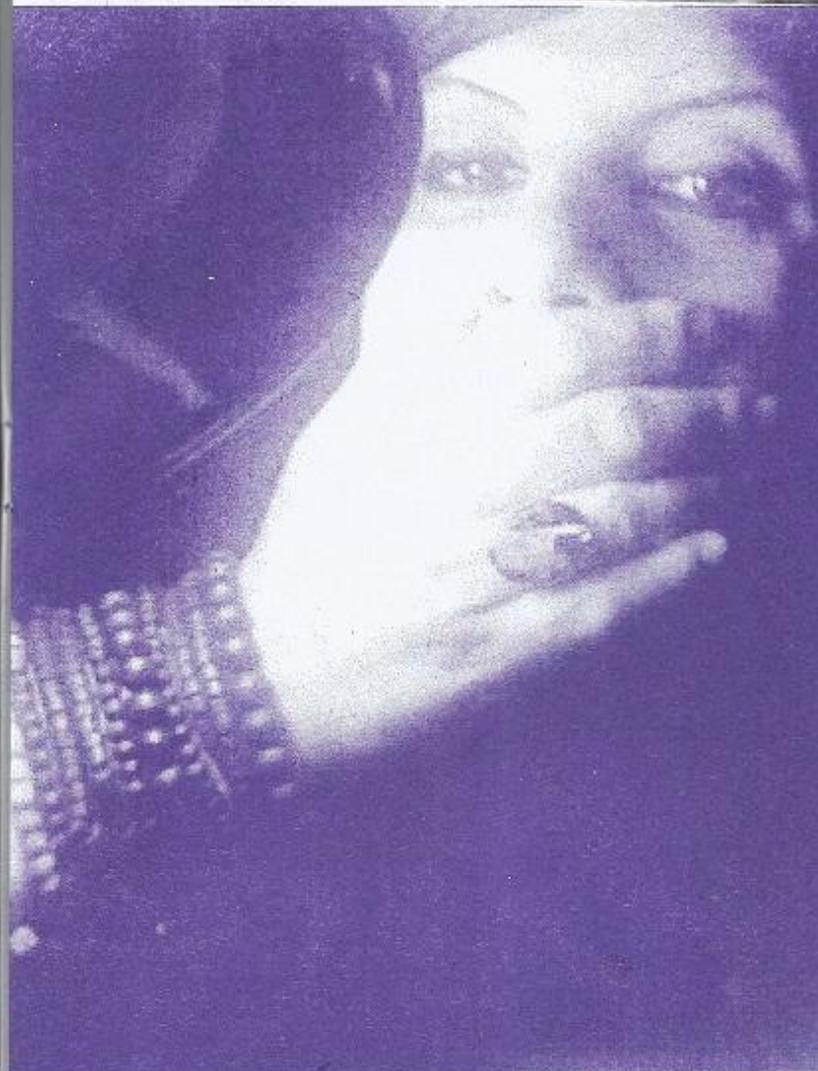
GOLEM MÉCANIQUE : Oui. Envers moi-même, aussi. J'essaye, quand je joue – c'est pour ça que j'ai pris ce pseudonyme c'est vraiment une fracture entre [son prénom] et Golem Mécanique. Le jeu de la chanteuse qui a une espèce de dispositif étrange et une certaine posture... Après c'est comme ça que j'arrive à faire de la représentation en public, en fait, à sortir ma musique de mon studio et de la rendre réelle. Cette espèce de maquillage, de dispositif et de scénographie personnelle sont essentiels – sinon je n'y arriverais pas vu mon incapacité à être un... Un être sociable. (Rire).

Pour conclure : est-ce que vous avez des précisions, des projets à annoncer, des choses que vous voudriez dire aux gens qui vont vous lire ?

GOLEM MÉCANIQUE : Il va y avoir le premier concert du Grand Sombre à Paris en février, et une tournée en train de se préparer malgré les agendas très complexes de tout le monde entre La Manta et Faune, justement, le duo que j'ai avec Clara – pour faire une tournée « un guitariste un chanteur » comme c'est plus ou moins en parallèle. Puis après ce projet de ciné-concert que je vais commencer fin 2018 sur... Sur Le Golem ! (Rire). Vraiment, il fallait bien que je le fasse.

PERRINE BOURREL : Oui, moi j'avais une chose à préciser : sur ce projet de solo ça a été l'occasion pour moi d'en-

22



vraiment différent du reste des autres groupes du collectif, il y a moins le côté drone justement.

PERRINE BOUREL : Oui. On est arrivées en dernier, dans ce collectif, avec ce projet qui a été accepté sûrement parce qu'ils sentaient qu'il y avait des choses vraiment intéressantes dans le comment on jouait du trad. Ceux qui jouent du trad, je pense qu'ils aimaient, ils se sentaient proches de la manière dont on abordait ça – et finalement il y a peu de gens qui l'abordent comme ça. Mais on n'était pas du tout dans les choses expérimentales et tout ça, on n'y connaissait rien. Donc oui, c'est différent... Et puis ce sont deux filles.

C'est vrai que vous êtes les deux seules femmes musiciennes du collectif.

trer dans cette chose de musique « expérimentale » et... Enfin, d'y entrer vraiment parce que je ne connaissais pas. J'ai découvert en arrivant dans La Nòvia, en fait. Je n'avais jamais entendu parler de ça. Et ça m'a parlé très, très fort, ce que j'ai entendu. Ce que peut faire Yann [Gourdon]. Et puis ses références, aussi. Ça a été une manière, pour moi, de voir la musique traditionnelle comme un matériau. Et la musique expérimentale comme une énorme ouverture où quelque part tout est possible. Parce que la musique traditionnelle, c'est quand-même dans un cadre de bal, ce sont des morceaux qui sont écrits... Bon avec Violoneuses on les a justement un petit peu... explosés mais... C'est une rencontre vraiment passionnante. Ce solo, c'est le fruit de cette rencontre. J'en suis là maintenant mais... J'ai envie de continuer, vraiment, à chercher dans ces choses là, autour du travail du son.

C'est marrant parce que je trouve que Violoneuses – le disque en tout cas – c'est

PERRINE BOUREL : Ben c'est comme... Comme dans les musiques expérimentales, il n'y a pas beaucoup de femmes qui jouent.

GOLEM MÉCANIQUE : Un petit plus. Mais après... C'est pas parce qu'il faut des femmes qu'il faut prendre tout le monde. « Seules les meilleures résistent » (Rire).

Propos recueillis par Dionéo (alias Robert) à l'Atelier Sumo, à Lyon, le 9 janvier 2018. Une version légèrement augmentée de cette interview est également lisible en ligne sur le site Guts of Darkness. Photos de Antoine Cognec.

